



Conférences

**Alexia
VIDOT**

**La conversion
au Christ,
le miracle
d'une rencontre**



Parler ou se taire ? Genèse d'un livre

Comment témoigner d'une conversion au Christ ? Peut-on seulement en faire le récit sans risquer de mal parler ? Sans risquer de passer à côté du mystère, pire : de le défigurer ? Les mots sont trop petits, étriqués, étroits, trop humains en somme, pour restituer l'intensité de cette déflagration intérieure suscitée lorsqu'un homme découvre la source de son être et s'y abreuve pour la première fois, lorsqu'il reçoit le cadeau inouï de la foi. L'amour, qu'il soit pour Dieu ou pour un être de chair, ne s'explique pas. Il se reçoit. Coup de grâce ou coup de foudre, les pourquoi, en ce domaine comme en bien d'autres, sont sans réponse. Il n'est aucune preuve à verser au dossier d'une conversion, aucune pièce à conviction à offrir au tribunal de la raison.

Alors quoi ? Faut-il se taire ? Le converti doit-il garder pour lui, dans un silence prudent, cette vérité intime qui lui est, pour une bonne part, cachée ? Ce secret, dont seul le Roi a la clef, doit-il rester... secret ? De longues années, ces questions m'ont travaillée. Le 12 février 2008, dans le blanc désert d'une haute montagne, Dieu m'avait révélé son amour et depuis mon baptême reçu à l'âge de 20 ans, j'essayais d'aimer de cet amour. Ma plume me démangeait, mais je me refusais à la saisir par pudeur et par crainte. Mes réticences se sont accrues à la lecture de *Nos amis les saints* de Georges Bernanos. L'écrivain volcanique ne s'y montre pas tendre avec les convertis dont il épingle les travers : « *Les convertis parlent beaucoup, parlent énormément de leur conversion, un peu à la manière de ces malades guéris qui ne vous font grâce d'aucun des détails de leur ancienne maladie...* »

Quand mon éditeur m'a proposé d'écrire un livre sur ma conversion, je lui ai donc aussitôt répondu : « *Non merci !* ». Mais le thème, évidemment, m'intéressait, et de près. Je n'aime pas parler de moi. En revanche, parler des autres, les faire parler d'eux, c'est mon métier. Une passion

même. Alors plutôt que parler de ma conversion, l'envie m'a prise de faire parler des convertis. J'allais écrire une galerie de portraits de grands témoins du XX^e siècle qu'au moment favorable Dieu a saisis pour ne jamais plus les lâcher. La liste fut délicate à établir. Mon choix s'est arrêté sur sept hommes et femmes aux origines, aux caractères, aux sensibilités et aux parcours très différents, issus des quatre coins du monde, jetés dans des heures singulières, et souvent noires, de l'Histoire.

Nul ne peut se croire à l'abri d'une irruption de Dieu dans sa vie, et c'est bien l'universalité et la toute-puissance de la grâce que je voulais mettre en relief. La caricaturiste française Marcelle Gallois, le couple rwandais Daphrose et Cyprien Rugamba, la journaliste américaine et militante de la gauche radicale Dorothy Day, l'aristocrate européen et mondain Alex-Ceslas Rzewuski, le jeune sbire du KGB Sergei Kourdakov, le médecin japonais Takashi Naga et le fondamentaliste italien Bruno Cornacchiola : pour différents qu'ils soient, tous sont partis à l'aventure, celle de leur liberté, et ont rencontré Dieu en chemin.

Avant de me lancer dans l'écriture, et pour ne pas aborder la vie de ces sept aventuriers de manière tristement horizontale, j'ai pris ma Bible. Car par où commencer sinon par le commencement ? Et au commencement, il y a Dieu qui refuse d'abandonner sa créature à elle-même – c'est toute l'Histoire du salut, celle dont la Bible fait le récit, qui est la nôtre aussi. Depuis la chute originelle en Éden, le Seigneur, en effet, se promène dans le jardin du monde et de notre cœur, il marche à notre rencontre : « *Adam, où es-tu ?* » (Genèse 3, 9). Tous les chemins ne mènent pas à Dieu, mais Dieu les emprunte tous pour rejoindre l'homme. C'est lui qui, toujours, fait le premier pas de la rencontre et de l'Alliance. Qui, le premier, prend l'initiative de se manifester. « *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis* » (Jean 15, 16), dit Jésus la veille de sa Passion, rétablissant ainsi l'ordre des choses.

Il faut regarder Dieu d'abord pour voir ce qui se trame en l'homme ensuite. Scruter le cœur de Dieu, Dieu en son cœur, pour saisir les merveilles d'amour, de patience et d'ingéniosité qu'il déploie pour faire revenir sa créature à ses côtés et en son sein. Je me suis attelée à cette relecture priante de la Parole en mettant ma propre expérience à son contact, dans une sorte de peau à peau, de *lectio divina* toute personnelle. Je ne suis pas bibliste, ni théologienne, mais je crois en l'Esprit saint qui guide « *vers la vérité tout entière* » (Jean 16, 13) quiconque s'en remet à lui. Avec son aide, je pense m'être peu à peu, pas à pas, approché de la céleste mécanique à l'œuvre dans l'âme du converti. Ces modestes trouvailles, je les ai ensuite rassemblées pour en faire la première partie de ma galerie de portraits.

Oui, finalement, dans mon livre *Comme des cœurs brûlants*, je lève un coin du voile sur ma conversion. Comment ai-je bravé mes réticences ? En réalisant, chemin faisant, qu'une telle expérience existentielle ne s'évoque pas de l'extérieur, comme à distance. C'est de l'intérieur même de la blessure, des profondeurs de cette béance, qu'on peut le mieux en parler. À la condition, toutefois, de puiser ses mots à la Source, de tirer sa parole de la Parole, d'utiliser le « je » de sa petite personne dans le seul but de faire jaillir le « Tu » de Dieu. Autrement dit : de ne pas

parler de soi, mais de Dieu. J'ai sincèrement essayé de ne pas écrire un livre sur moi – mon histoire n'a guère d'intérêt – mais sur Celui qui est la Vie, et la source de notre bonheur véritable. À vous, qui me lirez peut-être, de me dire si j'y suis parvenue ou non !

« Voici l'Époux, sortez à sa rencontre ! »

À 20 ans, alors étudiante à Sciences Po, j'étais le parfait enfant de mon siècle, pur produit de l'esprit du monde. Je me voulais autonome, indépendante, libérée de tout déterminisme et de tout lien, y compris celui de la nature. Et je pensais que mon bien-être résidait uniquement dans l'affirmation et l'épanouissement de mon petit moi émancipé – un moi absolu, qui ne dépendrait de rien ni de personne. De mon horizon, j'avais donc écarté toute religion et toute spiritualité, et je n'étais même pas dans une recherche de sens, du moins le pensais-je. En revanche, j'avais un besoin vital de silence. De m'extraire de la jungle de notre société hyperconnectée, de m'affranchir, ne serait-ce qu'un moment, de la drogue dure qu'est le bruit.

Un soir, deux copines de lycée, des catholiques pétillantes, m'ont proposé de partir seule quelques jours dans un monastère en Haute-Savoie. Cette virée monastique me paraissait d'autant plus attirante que mes amies me la vendaient comme un « bon-plan-vacances-à-la-montagne » en m'assurant que la messe n'était pas obligatoire. Le 12 février 2008, je toquais à la porte du monastère. Et en l'espace de trois jours, je fus retournée comme un gant ! Par la beauté de la Création, la puissance et l'éloquence du silence, par l'écoute, l'attention et l'amour gratuit des sœurs, par le témoignage de foi et de charité héroïque du vieil aumônier, etc. Dieu, dont le « *talent d'impresario* » forçait l'admiration de Paul Claudel, avait préparé un à un les canaux dans lesquels sa grâce était le plus à même de pouvoir se déverser en moi jusqu'à me faire prendre conscience du prix que j'ai à ses yeux.

Tel est bien, me semble-t-il, le nœud et le ressort de toute conversion : la prise de conscience saisissante, désarmante de l'amour unique, singulier et personnel de Dieu pour soi. Certes, il y a autant de chemins vers Dieu qu'il y a d'êtres humains, et, par là-même, aucune conversion ne se ressemble. Mais chacune s'opère lorsque l'homme se laisse regarder par Jésus et que, dans ce regard de miséricorde, il se découvre, avec stupeur, et malgré tout, infiniment aimé et aimable, objet d'un amour d'élection, de prédilection et de préférence. « *Nous ne sommes pas le produit accidentel et dépourvu de sens de l'évolution. Chacun de nous est le fruit d'une pensée de Dieu. Chacun de nous est voulu, chacun est aimé, chacun est nécessaire* », disait Benoît XVI. Voilà la Bonne Nouvelle capable de rendre la vie et la joie à l'enfant d'un siècle malade de son matérialisme hédoniste et de son prométhéisme technologique.

Toute conversion authentique est ainsi le miracle d'une rencontre. La rencontre amoureuse, et donc libre, d'un homme avec le Christ. Le christianisme n'est pas la religion d'un livre, encore moins d'une loi, mais d'un Dieu personnel, vivant et vivifiant. Mais d'une présence. En demandant le baptême, je n'ai pas signé au bas d'une longue liste de préceptes et d'interdits. Je n'ai pas

adhéré à une doctrine ou à un code de valeurs ni adopté un style de vie ou une sagesse. Je n'ai pas espéré rejoindre le « clan des justes ». J'ai bien plutôt choisi librement de m'engager dans une relation sérieuse avec cette Personne – Dieu –, dont j'étais tombée amoureuse. À ceux que mon choix étonne encore, je cite le début de l'encyclique *Dieu est amour* de Benoît XVI : « À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive. »

Il y a le choc de la rencontre, l'instant précis où le Ciel s'ouvre aux yeux du converti. Et ce moment de fulgurance est formidable, délicieux ; j'en ai souvent la nostalgie. Mais tout reste à faire, à construire. La passion doit se transformer en amour vrai, l'ivresse, en fidélité, le pécheur en saint. Si l'on est sur la bonne route, celle du Christ, encore faut-il se relever à chaque chute, et marcher, avancer. Ne pas s'endormir en route, ou se livrer à la paresse, s'installer dans la facilité et le confort spirituels, dans cette mollesse qui fait dire à Charles Péguy : « *Il y a bien pire qu'une âme même perverse, c'est une âme habituée.* » Une âme installée, bourgeoise, tiède, de cette tiédeur que le Seigneur vomit dans l'Apocalypse à travers la voix de saint Jean (Apocalypse 3, 17-18). Cette sorte de satiété spirituelle est mortelle – on peut mourir de ne plus avoir faim. Cocher les cases ne suffit pas, sauf à être un légaliste, sauf à s'accrocher aux signes de la foi, sauf à se croire sauvé par la seule confession de la vraie foi. À la satisfaction, mieux vaut préférer l'inquiétude, l'inconfort, la recherche, parfois gémissante, de ce Dieu qui un jour nous a saisi, et que nous voulons saisir chaque instant un peu plus.

En cela, la conversion ne se réduit pas au moment décisif où tout a basculé. Loin d'être acquise une fois pour toutes, elle est le labeur, le travail de toute une vie. Elle est un chemin, et sur ce chemin semé d'épines plus que de roses, rarement linéaire, nul n'est jamais arrivé. Abba Poemen, moine des solitudes, a dit : « *Il y a une voix qui crie à l'homme jusqu'à son dernier souffle : "Aujourd'hui, convertis-toi !"* » Aujourd'hui, laisse-toi travailler par la grâce, désinstalle-toi, éveille-toi, lève-toi pour accueillir l'Époux qui vient à ta rencontre dans l'épaisseur de la vie, abats une à une tes sécurités, tes idées fausses, tes idoles. Cela requiert de la volonté, de la force d'âme, de la persévérance, et là est le vrai, le bon combat, celui de la foi. Saint Paul parle même d'un « *pugilat* », d'une bataille intérieure, redoutable et jusqu'au sang, entre le « *vieil homme* » qui ne veut pas mourir et la « *créature nouvelle* » qui peine à naître.

La conversion est ainsi le point de départ – et non d'arrivée – d'une aventure humaine et spirituelle décapante où le but est de donner au Christ chacun des fibres de son être. Ainsi seulement pourrons-nous retrouver notre vrai, notre singulier visage, revenir à notre cœur profond, à ce trésor caché sous une chape de plomb, entravé par de multiples chaînes, et qui ne demande qu'à être libéré pour enfin respirer à l'air libre et à pleins poumons – c'est-à-dire en Dieu. « *Dieu au fond d'un puits en moi qu'il faut que je déblaye pour le trouver* », écrivait Etty Hillesum. Et l'on retrouve ici la question inaugurale du dialogue entre Dieu et l'Humain : « *Adam, où es-tu ?* » Es-tu à la surface de toi-même ou as-tu commencé à explorer tes profondeurs ?

Pendant la crise sanitaire, nombre de nos contemporains ont fait l'expérience d'un manque, d'une soif, d'un sentiment de perte que rien ne pouvait combler. Certains ont peut-être entendu gémir cette inquiétude métaphysique et religieuse qui sommeille en chacun et que notre société technoïde et cupide essaie d'étouffer en maintenant l'homme à la surface de son être, au seuil de lui-même et de la Vie. Dans *la France contre les robots*, Bernanos accusait déjà la civilisation moderne « *d'être une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure* ». Le temps est résolument venu de déjouer cette conspiration en ayant le courage d'une certaine profondeur.